Document généré le 18 sept. 2024 18:55

24 images

Une âme à vendre
Un capitalisme sentimental d'Olivier Asselin

Marcel Jean

Numéro 139, octobre–novembre 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25298ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Jean, M. (2008). Compte rendu de [Une âme à vendre / *Un capitalisme sentimental* d'Olivier Asselin]. *24 images*, (139), 62–62.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Une âme à vendre

par Marcel Jean

Un capitalisme sentimental marque le grand retour d'Olivier Asselin, dix ans après la déception qu'a suscitée ***Le siège de l'âme.*** Ludique et audacieux, le troisième long métrage du cinéaste renoue avec l'inspiration à la fois cultivée et fantaisiste, de même qu'avec l'invention visuelle qui faisaient le charme de ***La liberté d'une statue.***

L'œuvre d'Asselin est marquée par sa fascination pour la fin du XIXe siècle et le début du XXe, période qu'il aborde dans ses trois films avec une grande liberté tant dans l'approche que dans la reconstitution. On se souviendra en effet que le dispositif de ***La liberté d'une statue*** reposait sur la découverte, en Égypte, des bobines d'un film datant des premières années du cinéma, tandis que le récit du ***Siège de l'âme*** était marqué par les débuts de l'utilisation de l'électricité et la découverte d'une momie. Centré autour du personnage de Fernande Bouvier, femme sans qualités débarquée à Paris pour devenir artiste, ***Un capitalisme sentimental*** nous transporte bientôt à New York où cette femme jouera un rôle central dans le krach boursier de 1929.

Dans le paysage bien sage du cinéma québécois, le travail d'Asselin fait figure de corps étranger tellement on ne peut le rattacher à aucun courant ni à aucune tradition. ***Un capitalisme sentimental,*** par exemple, tient du divertissement érudit et renvoie à une certaine littérature aux accents picaresques ainsi qu'au théâtre de l'absurde plutôt qu'à une quelconque mouvance cinématographique. Véritable comédie philosophique, le film se distingue aussi sur le plan formel, mettant en avant une esthétique de l'image composite qui n'a encore une fois aucun équivalent. Spectaculaire, surprenante et d'une grande force d'évocation, cette imagerie est incontestablement l'aspect le plus convaincant du film; grâce à elle, Asselin s'impose en tant que créateur à l'esprit singulier et à l'imaginaire foisonnant, jouant avec doigté d'une artificialité assumée qui donne à l'ensemble un caractère postmoderne plutôt réjouissant. Fabriquant des images avec un plaisir palpable, faisant de l'invention visuelle un défi constant qu'il relève avec brio, Asselin avance ainsi avec une énergie de pionnier attachante qui suscite la sympathie et l'admiration.

C'est en fait du côté du récit qu'on doit émettre des réserves, récit qui démarre énergiquement pour s'essouffler dans son segment parisien avant de reprendre du tonus et de la densité dans sa conclusion new-yorkaise. Conséquence directe d'une esthétique refusant le réalisme et privilégiant l'artificialité, les mésaventures de Fernande Bouvier ne provoquent guère d'engagement émotif chez le spectateur et l'intérêt de l'ensemble, sur la durée, est largement tributaire de la qualité des dialogues et de l'esprit qui jaillit des diverses situations. Or, si l'intelligence de la proposition est indéniable et qu'elle se manifeste tout particulièrement lorsque Fernande devient l'objet d'un pari entre trois hommes – l'un d'eux, marchand d'art, affirme pouvoir vendre n'importe quoi –, sa mise en place est parfois laborieuse et les segments décrivant les relations entre Fernande et Max Bauer, son amant et imprésario qui est aussi un faux artiste mythomane, manquent d'élévation et frôlent parfois la caricature.

Ainsi, l'humour si particulier d'Asselin fait plus souvent mouche lorsque les éléments sont en place et que Fernande devient une puissance financière, donnant dans le *ready-made* et tournant au ridicule le marché de l'art autant que l'opportunisme boursier qui déconnecte la finance de l'économie (et, surtout, de la production). Ramenant le capitalisme au niveau des sentiments, donc de l'irrationnel, Asselin fait du marché de l'art la métaphore de tout un système où l'offre et la demande sont en rupture complète avec les besoins réels et essentiels des individus. Satiriste doué, cinéaste au parcours étonnant, Olivier Asselin signe, avec ***Un capitalisme sentimental,*** son film le plus accompli.

Québec, 2008. Ré. : Olivier Asselin. Scé. : Asselin et Lucille Fluet. Ph. : Jean-François Lord. Mont. : Sophie Leblond. Dir. art. : David Gaucher. Mus. : Gaëtan Gravel. Int. : Lucille Fluet, Paul Ahmarani, Sylvie Moreau, Alex Bisping, Harry Standjofski, Frank Fontaine, Anne Létourneau. Prod. : Asselin pour Le studio particulier, Daniel Plante et Sylvie Gagné pour Arrimage productions. Dist. : K-Films Amérique.